

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 6 (1910)

Buchbesprechung: Livres à lire

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ohne jedoch nur das geringste zum Fortschritt unserer wirklichen Erkenntnis beigetragen zu haben. Wir wissen, dass es für uns räumlich, zeitlich und kausal beschränkte Menschenkinder eine Erkenntnisgrenze gibt, über die hinaus alles Spekulieren schließlich zur Narrheit wird. Und das wird so lange nicht anders, bis unser Geist sich eine Vorstellung davon machen kann, wo eine gerade Linie im Weltall endet und wann eine fortgesetzte Division durch die einfache Zahl zwei ihr Ende erreicht! Wenn bei dieser Erkenntnis aber auch unsere Gefühle zur Geltung kommen wollen, so halten wir es mit Goethe für das größte Glück, das Erforschliche erforscht zu haben und das Unerforschliche ruhig zu verehren.



LIVRES A LIRE

1. Paul SEIPPEL: *Escarmouches*. Lausanne, Payot. 1910.

M. Paul Seippel vient de réunir en un volume quelques-uns des articles qu'il publie depuis une vingtaine d'années dans divers journaux et périodiques de la Suisse romande. En général, je suis hostile à cette mode, qui sévit aujourd'hui, de faire un livre avec des articles d'époques diverses sur des sujets divers. Le livre est une chose; l'article est une autre chose; le but, l'esprit, la forme en sont différents. Nous écrivons, hélas, peu de livres et beaucoup trop d'articles; nous épargnons nos forces, nos idées; notre „culture“ le veut ainsi et nous contribuons à cet américanisme de la pensée, tout en le déplorant. Et qui ne comprendrait la tentation qu'on a de réunir, malgré tout, ces fragments de notre personnalité pour en faire un tout, un tout qui demeure, alors que les journaux s'envolent en fumée et que les revues sont des tombeaux?

Que M. Seippel ait cédé à cette tentation, j'en suis heureux. Il est un des rares esprits philosophiques de notre pays; s'il traite d'un sujet spécial, en quelques pages, il le rattache fortement à un ensemble, à une idée supérieure; de plus il est artiste, il dédaigne l'écriture facile, fiévreuse, au charme factice; sa prose, nuancée et sûre, ne vieillit pas en vingt ans. Les articles qu'il

vient de réunir ont donc une unité réelle, de fond et de forme, parce que cette unité est dans son esprit même; il voit de haut. Il divise lui-même son volume en quatre parties: Au pays romand; contre les Vandales; les artistes et le public; questions religieuses. Et ces quatre parties se tiennent étroitement.

Au pays romand débute par une étude substantielle sur „Genève et la tradition de la liberté“, où M. Seippel essaie de démontrer que le principe du libre examen, issu de la Réforme, en est arrivé à donner au monde ce qu'on appelle les libertés modernes. Contrairement au dogme jacobin qui ramène toutes les libertés à la Révolution française, nous aurions l'évolution: calvinisme, réforme des Puritains d'abord religieuse ensuite politique, Déclarations (*américaines*) des droits naturels de l'homme (1787), et enfin Déclaration (*française*) des droits de l'homme (1789). La thèse de M. Seippel, développée déjà par M. Jellineck, n'est certes pas une „hérésie“ à mes yeux; mais elle me paraît aussi incomplète que le dogme jacobin. Le droit du peuple à déposer un prince indigne, c'est une idée développée bien avant le seizième siècle, par des auteurs catholiques de France et d'Italie; la reprise et la réalisation de ce principe me semble attribuable beaucoup moins à Calvin qu'à l'esprit républicain de Genève; en d'autres termes, le calvinisme fut surtout, à cet égard, dans le monde, le porteur d'un idéal helvétique. — Et d'autre part, la formidable action critique exercée dès le quinzième siècle par la Renaissance italienne? Quant aux Encyclopédistes, M. Seippel rétrécit singulièrement la portée de leur œuvre; il prend trop au sérieux quelques restrictions qui n'étaient chez plusieurs, à mon sens, qu'une mesure de prudence. Chez Rousseau enfin, je vois le Genevois plus que le calviniste. — L'étude de M. Seippel me paraît souffrir de l'occasion particulière pour laquelle elle fut écrite: le jubilé de Calvin. Après avoir dit souvent ce que Genève doit à Calvin, si l'on disait une fois ce que Calvin doit à Genève? Quoi qu'il en soit, ces trente premières pages des *Escarmouches* sont singulièrement suggestives; et mes réserves elles-mêmes en sont une preuve.

A la question des langues en Suisse, de la littérature romande et de l'esprit suisse, M. Seippel consacre trois chapitres dont j'admire le bon sens, les faits précis, le patriotisme et le sourire

malicieux; je me permets même de recommander aux collaborateurs de *Wissen und Leben* ce modèle de discussion courtoise. A propos de littérature romande et de certain discours d'Edouard Rod, M. Seippel parle aussi de notre critique littéraire, en termes qui viennent de provoquer une polémique entre lui et M. Virgile Rossel; j'espère reprendre ce sujet dans quinze jours, ici même.

Rousseau est plus vivant que jamais; M. M. Jules Lemaître et Louis Ducros ont lancé récemment deux volumes contre lui; il ne s'en porte pas plus mal, et M. Seippel dit fort bien comment „son œuvre continue d'agir sur les esprits comme un ferment dont la virulence n'est point épuisée“. Ce Rousseau, que Jules Lemaître appelle un „étranger“, un „interrupteur de traditions“, qui a révolutionné la France et par elle l'Europe, ce Rousseau à lui seul est la démonstration la plus éclatante de ce que pourrait être „l'esprit suisse“ tel que le rêvent Paul Seippel et quelques autres.

L'esprit suisse, il faut à la fois l'affirmer, le développer par des œuvres positives, créatrices, et le protéger dans son principe même, dans ses racines. Ce travail de protection est celui du Heimatschutz, et M. Seippel lui consacre plusieurs articles qu'il intitule: *Contre les Vandales*. Le temps va si vite qu'il nous rend oublious et ingrats . . . ; oui, je me suis reproché l'ingratitude en lisant ce que Paul Seippel écrivait en 1897 (déjà!) contre la spéculation qui enlaidit les rives du Léman, déprave notre goût et notre sens moral. Par crainte de commettre une nouvelle injustice, je dirai qu'il fut, non le premier, mais un des premiers pionniers du Heimatschutz. Il écrivait voici treize ans: „Le moment est venu d'ouvrir une campagne sérieuse . . . Nous savons que, partout en Suisse, nombreux sont ceux qui se préoccupent de cette question et en comprennent l'importance. Il faut qu'ils se groupent . . . , il faut que tous ces efforts s'unissent et qu'on arrive à former une ligue qui entreprenne la lutte contre les Vandales. Défendons notre patrimoine!“ Cette ligue a été fondée en 1905; de Genève à Schaffhouse elle rallie un nombre toujours croissant de bons citoyens; son influence est déjà considérable. Quand elle dressera la liste des précurseurs, qu'elle n'oublie pas Paul Seippel!

Nous avons publié ici récemment une excellente étude de M. de Traz: *Le public et les artistes*. Les articles que M. Seippel

a groupés sous un titre presque identique prouvent clairement que la discussion est bonne à quelque chose, même (et peut-être surtout) quand elle débute avec vivacité. Le lecteur intelligent ouvre les yeux et le critique combattif se modère peu à peu ; les deux y ont gagné. M. Seippel n'écrirait plus aujourd'hui ses pages cruelles sur Calame, mais il a gain de cause pour Hodler, si bien que plusieurs ont déjà oublié leur opposition d'antan. De relire ces pages vibrantes d'enthousiasme et qui sentent encore la poudre, ça donne du courage pour la lutte d'aujourd'hui. Plusieurs reprochent à *Wissen und Leben* la vivacité de ses discussions ; personnellement, je suis loin d'approuver tout ce qui s'imprime ici, mais je respecte les convictions sincères et certaines violences me paraissent fécondes ; moi-même je serai violent le jour où l'apathie opportuniste et la cuistrerie de certains m'y forceront. Aux sépulcres blanchis les coups de pioche !

La dernière partie des *Escarmouches* traite des „questions religieuses“ et c'est là surtout que le philosophe Seippel est à même de donner sa mesure ; je regrette d'autant plus qu'il y ait introduit deux ou trois articles dont la brièveté l'a visiblement empêché de prendre son essor ; mais combien j'aime „le silence de Vinet“ ! c'est une étude pénétrante, très modérée dans la forme, très forte et presque violente dans le fond ; et ce qu'il dit de Vinet est vrai de tant d'autres que j'y trouve à chaque nouvelle lecture un enseignement plus grand.

„Nous, protestants de la Suisse romande, champions de la liberté individuelle, que nous sommes peu des esprits libres ! Notre liberté est à tel point éduquée, contenue, tempérée, émasculée, que l'on se demande ce qu'il en reste... Nous sommes libres, oui parfaitement, à condition de ne scandaliser personne. Seulement comme, dans notre bon pays, on se scandalise de tout et d'un rien, nous sommes, en fait, moins libres que ceux qui ne le sont pas.“

De Paul Seippel lui-même je dirai ceci : ses *Escarmouches* sont un bon livre, un livre qui ouvre l'esprit à des problèmes divers et essentiels, un livre qui affirme de plusieurs façons l'esprit suisse et qui lui fait honneur, mais qui par là même m'en fait désirer un autre, qui serait fait d'un bloc, un livre où Paul Seippel nous dirait, énergiquement, le meilleur de sa pensée.

* * *

2. Samuel CORNUT: *Essais et confessions*. Lausanne, Payot, 1910.

Depuis longtemps j'ai un article tout prêt sur mon ami Cornut; il ne reste plus qu'à l'écrire et à le faire précéder d'une étude sur Rod que j'ai remise de quelques mois pour des raisons que l'on comprendra en la lisant. Mais pourquoi ne pas dire dès aujourd'hui à nos lecteurs que ces *Essais et confessions* sont un livre à lire, et le meilleur peut-être que Cornut ait jamais écrit? Il a écrit des romans, réalistes, idéalistes, fantaisistes, dont je dirai dans mon article les qualités et les défauts; toutes œuvres originales, par le fond et par la forme, qui ont forcément l'attention et donné à Cornut, dans les lettres romandes, une place à part. Par un acte de volonté, dont j'admire l'héroïsme, il semble avoir renoncé au roman, et nous donne un livre où il est presque tout entier: moraliste et poète. Car, étant Vaudois, il est moraliste, même quand il s'emballe sur la beauté du paganisme grec; et il est poète: même quand il croit patauger dans la réalité, c'est aux étoiles qu'il demande son chemin. Mélange charmant et rare de deux qualités en une âme ardente et rêveuse. Je crois bien qu'il a trouvé sa forme; jamais sa langue n'a été aussi nette, aussi sûre, en même temps qu'élégante et légère. Elle a le mot précis et la phrase ailée. De quoi nous parle-t-il? De lui, c'est-à-dire de nous, de nos joies mélancoliques et de nos douleurs souriantes; des bonheurs qu'on a frôlés, des aimés qui nous quittent, et de l'espoir qui nous reste; de nos illusions et de nos devoirs. Il pénètre, avec une intuition admirable, dans cette vie intime où nous somnolons, par habitude, comme dans un brouillard, et dont nous pourrions faire une lumière bienfaisante. Cornut nous réveille par un procédé qui choquait parfois dans ses romans et qui est excellent ici: c'est le développement légèrement paradoxal; un paradoxe qui n'est pas un but, mais un moyen de mettre en relief les contradictions qui nous paralysent, et les habitudes qui nous momifient. Le lecteur s'étonne d'abord, se fâche parfois, puis sourit de lui-même et se met à penser. Prendre Cornut en pied de la lettre, ce serait une lourde erreur. Il est poète et vous charme en vous taquinant; et plus tard seulement il se trouve que le moraliste vous a conquis, à votre insu. Lisez son

éloge de la Nonchalance: il a l'air de prêcher l'inaction, la rêverie; oui, par réaction contre notre agitation, notre gesticulation, nos ambitions stériles; et il a raison; mais lisez aussi dans „la Paix“ ces belles paroles: „Renâcler devant la lutte, c'est accepter d'être dévoré tout vif; c'est se résigner à l'opprobre, c'est vivre en inutile, en fainéant, en parasite, en voleur. Se battre toujours, mais avec toujours moins de haine, voilà l'idéal.“ — Cornut écrit, avec un sourire, l’„éloge de la bêtise“, mais il écrit aussi, dans „Offrande à l'oubli“ ces mots: „S'oublier soi-même dans un grand amour est le seul moyen de sauver ce qu'on a de plus intime et de meilleur . . . Que la mort prenne tout le reste, le nom, la guenille humaine: il importe peu de travailler pour l'oubli quand on ne travaille pas pour le néant.“ — Il a publié, ici même, „Notre sérieux“ qui a froissé plus d'un scrupule protestant; mais il chante aussi „Jésus le Magnifique“. — Contradictions que tout celà? Non, mais vérités diverses; c'est au lecteur attentif et sincère à faire la synthèse, par son propre effort. Cornut réveille, oriente, mais n'impose pas de solution. Il représente à mes yeux l'âme vaudoise, dans sa forme supérieure: celle de la rêverie héroïque, celle de Davel qui réalise non pas l'obéissance d'un caporal mais le sacrifice d'un apôtre.

Du caractère vaudois, Cornut a aussi quelques défauts; il flâne parfois un peu trop dans les détails, tourne longuement autour du problème avant l'attaque décisive, prend un plaisir candide à certaines images un peu frustes. Je n'aime beaucoup ni les „Sourires mouillés“, ni „Mors et Vita“, ni „le laboureur du Mont-Cervin“.

Par endroits l'ouvrage de M. Cornut souffre aussi, comme celui de M. Seippel, de ce qu'il est un recueil d'articles. . . C'est une critique que je n'adresse qu'à ceux dont nous sommes en droit d'exiger mieux. Et Samuel Cornut sera le premier à me donner raison.

* * *

3. Robert DE TRAZ: *Vivre*. Lausanne. Payot 1910.

M. de Traz, qui dirige la *Voile latine* (la revue des „jeunes“), est un chef de demain; il a l'esprit lucide, la volonté et l'ardeur.

Il avait débuté, ce me semble, par la subtilité, la préciosité et l'intransigeance; le voilà qui marche à la simplicité, à l'équilibre.

Son dernier roman est un livre sain, dans toute la beauté du terme. L'action en est droite: David Glarier, étudiant en droit et gentilhomme campagnard au pays de Lavaux, découvre en lui-même un penchant à cette sensualité brutale qui a perdu son père; par un effort de volonté il se raidit contre l'hérédité; la lutte est brève, héroïque; c'est l'élan du soldat qui monte à l'assaut et dont la force redouble à chaque obstacle; renonçant aux amours faciles, il a mis son cœur très haut; il l'a donné silencieusement à Isabelle de Miège; celle-ci en aime un autre, un Parisien sceptique, indigne d'elle. David Glarier s'obstine et met sa fierté à „servir“, comme les paladins de jadis. Il espère d'ailleurs, malgré tout; et sa constance est récompensée: Isabelle sera la compagne de sa vie.

Histoire „honnête“ et simple; je l'aime ainsi; cette honnêteté et cette issue heureuse sont tout aussi vraies, voyez-vous, que le vice et les catastrophes du roman réaliste. Plus vraies même; vivre, c'est un acte de foi; et si, dans la réalité, les médiocrités qui végétent sont la majorité, il n'en reste pas moins vrai que les esprits vivants sont les seuls essentiels; ce sont eux, en définitive, qui commandent et qui créent. Pourquoi laisserions-nous la médiocrité nous étouffer? Desserrons l'étreinte de ce serpent visqueux, marchons lui sur la tête; et pour apprendre à vivre, regardons aux héros!

Par la rapidité de son action simplifiée, le roman de M. de Traz a quelque chose du drame; il a une conclusion nette, comme celle d'un bon drame; et enfin, il a sa thèse. — Si M. de Traz pensait au théâtre, je ne m'en étonnerais pas; son talent, à proprement dire, n'est guère épique, et le récit comme tel a même des maladresses; de ses débuts il garde encore quelque chose d'apprêté, sensible surtout dans certains dialogues, (dans l'ensemble la forme est remarquablement nette, brève, efficace); enfin, de sa jeunesse enthousiaste il a des moments de pur lyrisme; je ne le regrette pas, loin de là; mais je constate que ces éléments divers donnent à une histoire très simple un caractère complexe qui nuit à l'effet total. Un jour il faudra choisir dans cette richesse et concentrer sa force; dès à présent, j'y insiste, la lutte et le

triomphe de David Glarier m'apparaissent surtout en relief dramatique.

Ce qui me déroute un peu, dans le roman, c'est le contraste entre la résolution virile de Glarier et le cadre voluptueux où elle se réalise: Vevey, Montreux, le vignoble et le Léman; ce n'est pas là qu'il a grandi ce jeune homme à la volonté si nette; mais comme il aime ce beau pays, et comme il sait en dégager la leçon lumineuse et sereine!

* * *

Paul Seippel, Samuel Cornut, Robert de Traz, trois formes diverses de l'esprit romand; tous trois fortement influencés par la culture française, mais tous trois profondément suisses. Ils sont une affirmation, un réconfort, une promesse qui est déjà une certitude.

ZURICH

E. BOVET



DER DIKTATOR

Theodor Roosevelt hat Europa mit einer letzten Unhöflichkeit verlassen: einem Reporter erklärte er, der letzte Tag, den er in Sturm und Regen in den sumpfigen Wäldern bei Southampton verbrachte, sei der schönste gewesen, den er in der alten Welt erlebt. Dabei hatten sich Kaiser und Könige überboten, dem seltenen Gast den hastigen Aufenthalt erfreulich zu machen. So erfreulich, dass er keine Zeit mehr fand, die Magistrate der Schwesternrepublik im Herzen Europas zu besuchen. Man mag ihm in Bern dankbar sein dafür, denn was sollte man mit dem Hochwildjäger anfangen, der außer seinem Englischen kaum das nötigste Französisch kauderwelscht? Jedenfalls zog Theodor vor, seine Persönlichkeit in glänzenderen Rahmen zu entfalten. Die schöne Klimax, die ihn als Gast in die baldachinüberspannten Betten eines Kaiserschlosses tragen sollte, wurde freilich jäh abgeschnitten. Aber Theodor wusste auch den Tod des klugen Monarchen, den er nicht mehr verblüffen sollte, zu seinen Gunsten auszunutzen; er ging nach London als ausserordentlicher Botschafter und mag seinen Kollegen Pichon verwünscht haben, dem zuliebe er auf die Kavalkade neben Königen verzichten musste.